

désagréable à voir. Pendant une heure au moins, il resta silencieux, méditatif, puis il finit par en prendre son parti et par considérer Richard avec une sympathie croissante.

— Un brave garçon, déclara-t-il, résumant ses impressions, le soir, un tête à tête avec Simone. Et tout à fait un des nôtres ! Je retrouve en lui cette intelligence, cette douceur, cette distinction de mon pauvre frère. Il serait aussi un homme superbe... Mais, quel dommage qu'il ait cette vilaine machine sur la figure !

Et, se rapprochant de Simone :

— Dis-moi, demanda-t-il avec inquiétude, qu'est-ce qu'il cache là-dessous ?

— Je ne l'ai pas vu, répliqua Simone laconiquement.

— Tu ne l'as pas vu ? C'est vrai ?... et tu l'épouses ?

M. d'Avron écarquilla les yeux, puis, trouvant une explication avantageuse :

— C'est un beau trait ! dit-il convaincu, un acte de courage et d'habileté dont peu de femmes seraient capables. Tu as voulu d'abord t'accoutumer, t'attacher à lui, de façon à pouvoir ensuite passer plus facilement sur ce qui t'aurait peut-être arrêtée à première vue. Mais, moi, je ne suis pas astreint aux mêmes précautions, et, avant tout, je veux le voir.

C'était ce que Simone avait souhaité, attendu avec cette ténacité d'espoir enracinée dans notre cœur jusqu'à son dernier battement. En retrouvant Richard, elle avait senti renaître, plus violente encore, son invincible aversion. Pour n'en rien témoigner, pour subir sans révolte apparente l'accueil tendre et joyeux de son fiancé, il lui avait fallu épuiser ses dernières forces, se contraindre jusqu'à se briser.

Une chance lui restait encore. Toujours accessible à l'impression présente, M. d'Avron qui, de loin, trouvait tout acceptable, reculerait peut-être devant l'horreur dévoilée à ses yeux. Et puis, en tout cas, au moins par lui elle saurait, elle assouvirait cette curiosité ardente, avide, malsaine, qui la tourmentait sans répit.

— L'avez-vous vu ? demanda-t-elle à son père, sitôt qu'elle le retrouva le lendemain.

— Pas encore. J'ai passé la matinée avec l'intendant à visiter les étables... une merveille ! C'est étonnant que tu ne t'intéresses pas à ces choses-là.

Le soir, Simone réitéra sa question, et, de même, M. d'Avron répondit :

— Pas encore ! On m'a mené aux serres. Rien de beau comme ces serres !

Interrogé de nouveau, il dut avouer :

— La chose est très délicate. Le mieux serait que Richard s'offrit de lui-même à cet examen, et je ne doute pas qu'il n'y songe. C'est un fort galant homme.

Richard n'y songea pas, et, au bout de quelques jours, M. d'Avron, très perplexe, déclara :

— Que veux-tu ! le pauvre garçon me donne toutes les preuves d'affection ; il me traite comme si j'étais son père ; il t'adore. Tu ne peux imaginer tout ce qu'il me dit de bon et de touchant. Je n'ai pas le cœur de lui répondre par une demande désagréable, de lui faire une peine cruelle. On est si susceptible en pareille matière !

— Mais alors ?...

— C'est entre parents que ces choses-là se traitent. Je m'adresserai à sa mère. Seulement, il faut que l'occasion vienne. Ta tante est très bonne, certainement, mais pas toujours facile à manier.

Il soupira. Plus que sur tous, lady Eleanor avait barre sur lui, soit en raison de la différence de leurs caractères, soit en vue des services rendus ou à rendre, et ce n'était pas sans une humiliation pénible que Simone constatait la dépendance craintive où son père était tombé.

Pourtant, à la fin, il se risqua. Les dispenses étaient arrivées, et lady Eleanor parlait de fixer la mariage à quinzaine.

— Elle m'a dit de venir causer avec elle en particulier ; je vais lui lâcher la chose, déclara-t-il à sa fille, la quittant d'un air résolu.

Simone avait passé par tant d'alternatives qu'il ne lui restait plus la force de s'agiter. Sans trop d'impatience, elle attendit son père, qui ne reparut qu'au bout de deux ou trois heures.

Il semblait passablement démonté.

— Une belle équipée que tu m'as fait faire ! s'écria-t-il d'un ton de mauvaise humeur. Je viens d'avoir de ta tante une scène épouvantable ; des reproches, des récriminations très désagréables, et qui sont fondés par-dessus le marché !

A ces souvenirs, il blémait encore de terreur, et, avec véhémence :

— Voilà ce que tu m'attires ! Oui, tu es cause de tout. A-t-on jamais vu une fille accepter un fiancé dans de pareilles conditions ? Arrangez-vous ensemble maintenant ! Tu ne nous a pas consultés avant d'agir, et je n'ai rien à voir dans cette affaire.

Il fit plusieurs fois le tour de la chambre, puis, moitié irrité, moitié admiratif, il reprit :

— Ta tante est une femme terrible. Elle a des raisonnements

brutaux qui vous mettent au pied du mur. "Si vous n'étiez pas suffisamment renseigné, m'a-t-elle dit, pourquoi votre fille s'est-elle engagée, et pourquoi avez-vous sanctionné cet engagement ? Votre exigence, légitime au début, serait, à présent, un acte de mauvaise foi, un déni de confiance envers nous. Et puis, à quoi cela vous servirait-il de voir Richard ? Au point où nous en sommes, quel qu'il soit, il deviendra votre gendre. Vous ne pouvez plus rien changer à cela." Et, ma foi ! elle a raison. Nous sommes trop avancés pour reculer. Quand le vin est tiré, il faut le boire !

Lui, qui n'était point chargé de vider le calice, en trouvait l'amertume supportable. Mais il dut voir dans la physionomie de Simone quelque chose qui le troubla, car, se radoucissant, il acheva :

— Après tout, ma pauvre petite, ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de ce mariage, ni qui t'y ai poussée, rends-moi cette justice ! Ce serait le rompre que d'insister davantage auprès de ta tante ou de hasarder une démarche auprès de Richard. Eleanor me l'a montré clairement. Ne regretteras-tu pas cette rupture ? Songe que, dans notre situation, tu ne retrouveras jamais un aussi beau parti... hélas !... peut-être un parti quelconque ! Moi, je ferai ce que tu voudras. Réfléchis bien. Suis ton inspiration... et surtout ne t'occupe pas de nous. Avoir en vue autre chose que ton intérêt serait, de notre part, une indignité.

Il s'efforçait d'oublier en cet instant les papiers timbrés pleuvant à son domicile, le cortège d'haïssiers dansant autour de lui une fantasmagorie sarabande, les grandes affiches collées aux murs, publiant sa ruine, sa maison bientôt livrée à des étrangers, tandis qu'il s'en irait avec sa femme et ses trois enfants chercher fortune ou plutôt chercher misère à l'aventure. Et les trois cent mille francs prêtés par lady Eleanor ! Comment les rembourser ?

Simone à son tour, le regarda et le devina.

— Vous avez raison, dit-elle lentement. Ma tante a raison. Tout le monde a raison. Je ne demande plus rien. Il faut que ce mariage se fasse... et je le ferai.

— Volontiers ?

— Oui, volontiers.

Ce mot lui brûla les lèvres en passant. Mais ne fallait-il pas que son martyre procurât au moins le bonheur de quelqu'un, le bonheur entier, complet, sans mélange de remords ?

Son père l'embrassa avec un redoublement de tendresse, et déjà repris par son optimisme habituel :

— Veux-tu que je te dise mon idée ? Ces Anglais sont si originaux ! Qui sait si Richard n'a pas voulu éprouver ton affection et si, en fin de compte, toutes ces précautions ne sont pas que des coquetteries pour se montrer ensuite beaucoup mieux que tu ne le crois... peut-être pas défiguré du tout ! Alors, ce serait l'idéal, car, pour un bon mari, tu n'en trouveras jamais de meilleur !

Avec un attendrissement dans la voix, il poursuivit :

— Ta tante vient de me montrer le contrat. On ne peut être plus généreux, plus désintéressé. Non seulement Richard te reconnaît une dot énorme, mais encore...

Simone l'interrompit :

— Je ne veux pas savoir !

Cette munificence de Richard lui était odieuse, comme si tout ce qu'il ajoutait au prix dont il l'avait achetée l'eût mise davantage en sa possession. Les cadeaux superbes qu'il prodiguait lui semblaient plus pénibles à recevoir que des insultes, obtenaient d'elle à peine un coup d'œil et un remerciement. Un jour, il lui remit sous enveloppe une somme destinée aux pauvres. Elle qui aimait tant les pauvres jadis, ne voulut pas même faire ainsi la charité et, sans l'ouvrir, remit l'enveloppe au Père Arnaud. Envers sa nouvelle famille, Richard multipliait les largesses, n'oubliant personne, envoyant à Georges et à Madeleine des caisses de joujoux qui auraient fait tourner la tête à de petits princes, comblant Mlle d'Avron d'attentions charmantes, ayant probablement même donné des témoignages plus solides, car M. d'Avron paraissait avoir recouvré son entière sérénité. Il voulait sans doute faire apprécier sous toutes les formes à sa fiancée les bénéfices du marché conclu, et ces bienfaits semblaient à Simone d'autant plus avilissants qu'elle ne pouvait en avoir aucune gratitude. Le moment n'allait-il pas venir de payer tout cela !

Le mariage était fixé au commencement de février. Dans le château régnait une animation relative. On avait fait rouvrir les beaux appartements du corps de logis principal, et l'on y préparait, pour le futur ménage, une installation qui émerveillait M. d'Avron, pourtant blasé sur les choses de luxe. Simone fut reconnaissante à lady Eleanor de lui en interdire l'accès sous prétexte de surprises à ménager, tant la seule pensée de cet endroit et de la vie qu'elle y mènerait lui causait de mortelle angoisse.

Cette stupeur morne, cette sorte de cauchemar la prenant tout éveillée, qui s'était emparée d'elle au début de ses fiançailles, l'avait ressaisie ; elle s'y absorbait de plus en plus, vivant ces derniers jours dans l'hébété apathique du condamné à mort. Elle, autrefois si active, si pleine de mouvement, restait pendant des heures